

Portes de communications : études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy, Claude Romney et Estelle Dansereau (dir.) (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, 212 p.)

Agnès Whitfield

Number 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004622ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004622ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Whitfield, A. (1996). Review of [*Portes de communications : études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy, Claude Romney et Estelle Dansereau (dir.) (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, 212 p.)*]. *Francophonies d'Amérique*, (6), 89–91. <https://doi.org/10.7202/1004622ar>

PORTES DE COMMUNICATIONS :
ÉTUDES DISCURSIVES ET STYLISTIQUES
DE L'ŒUVRE DE GABRIELLE ROY

CLAUDE ROMNEY et ESTELLE DANSEREAU (dir.)
(Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, 212 p.)

Agnès Whitfield
Collège universitaire Glendon
Université York (Toronto)

Si la critique régienne connaît un renouveau, lent mais certain, depuis la publication posthume, en 1984, du premier volet de l'autobiographie de Gabrielle Roy, *La Détresse et l'Enchantement*, rares encore sont les études qui se penchent sur le style, sur les différentes dimensions de la facture de cette œuvre bien connue. Sans doute les raisons de cette lacune sont-elles complexes. On pourrait évoquer, entre autres, l'emprise, dès la parution de *Bonheur d'occasion*, de l'approche thématique, l'idée, encore trop répandue chez les critiques littéraires, de la transparence, du caractère non stylisé de l'écriture autobiographique, genre régien de prédilection, ou enfin, la désuétude dans laquelle est tombée, au cours des dernières décennies, la stylistique elle-même en tant que démarche critique et dont elle commence seulement à sortir, renouvelée. Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'une lacune importante qu'il importe de combler pour mieux comprendre le fonctionnement d'une écriture riche et résonnante, à la fois « classique » et « populaire ». Un défi de taille, que relèvent fort bien, dans l'ensemble, les onze collaborateurs et collaboratrices de cet ouvrage collectif préparé par Claude Romney et Estelle Dansereau et présenté sous le signe quelque peu intrigant des « portes de communications », doublement plurielles.

Très variées, tant par la méthodologie suivie que par les textes examinés, ces études se regroupent néanmoins autour de quatre grands axes. Le premier est celui de l'énonciation autobiographique, cette rencontre complexe du « moi/je » de l'auteure et ses diverses narratrices qui sous-tend autant l'autobiographie proprement dite de l'écrivaine, que ses œuvres fictives d'inspiration autobiographique (comme *Rue Deschambault* et *La Route d'Altamont*) et ses premiers reportages de journaliste encore à la recherche de sa voix. La première étude, de Paul Dubé, porte sur *La Détresse et l'Enchantement*, pour relier le « jeu des "je" (énoncé/énonciation) » (p. 10) à la problématique existentielle, identitaire, de l'écrivaine : « Pourquoi continuer/clôre une œuvre que l'on dit largement autobiographique par une autobiographie

qui semble répéter le même paradigme de la dialectique régionale de l'œuvre et de la vie ? » (p. 10). S'inspirant des travaux de Luce Irigaray et Nancy Chodorow, Lori Saint-Martin fait ressortir combien, dans *Rue Deschambault, La Route d'Altamont et De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?*, « la symbiose et l'échange de rôles entre mère et fille déterminent jusqu'aux éléments syntaxiques et structuraux des écrits dits autobiographiques » (p. 27). L'article de Cynthia Hahn aborde des textes assez peu connus par le lectorat de Gabrielle Roy, ses premiers écrits journalistiques, pour y trouver déjà l'amorce des dualités narratives, d'une écriture à la fois « objective » et « subjective » (p. 57), qui caractériseraient ses œuvres de maturité.

L'étude de Hahn anticipe en quelque sorte sur le deuxième groupe d'articles qui cherche à cerner de plus près les stratégies narratives de l'écriture régionale. Madeleine Frédéric s'attaque ainsi à un des grands mythes de la critique régionale: l'objectivité narrative des grands textes « réalistes » de Gabrielle Roy, dont *Bonheur d'occasion* et *Alexandre Chenevert*. « À la lecture de tels romans, écrit-elle, on n'est pas long à constater qu'on se trouve en fait face à une narration pseudo-objective, à un univers où rien n'est libre, mais où tout est plié à une démonstration savamment — et plus ou moins discrètement — orientée » (p. 70). S'en prenant à son tour à l'« illusion de la réalité » (p. 83) dans ces mêmes textes, Vincent Schonberger se penche plus particulièrement sur *Alexandre Chenevert*. Par une analyse des phénomènes dialogiques qui parcourent ce roman, comme le recours aux micro-récits des personnages et la reprise critique de discours médicaux et publicitaires, il souligne la modernité de cette écriture « subversive, polyphonique » (p. 100). Partant d'une analyse de *La Rivière sans repos* et d'*Un jardin au bout du monde*, l'article d'Estelle Dansereau explore davantage ce même thème de la polyphonie. « La diégèse des récits régionaux, en conclut-elle, bien que construite selon des paradigmes oppositionnels, maintient un équilibre entre eux non pour déprécier l'un par rapport à l'autre, mais pour rehausser la complexité de l'expérience humaine et la puissance du désir » (p. 120).

Un troisième groupe d'articles porte, d'une façon ou d'une autre, sur l'influence de l'espace sur l'écriture régionale. Lucie Guillemette fait ressortir ainsi la complexité des rapports qui tantôt relie, tantôt oppose le trajet géographique d'Éveline, dans *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?*, et le discours rétrospectif censé le prendre en charge. Jo-Anne Elder montre l'importance, dans *Bonheur d'occasion*, d'une « des manifestations du système visuel, le discours optique » (p. 137). Andrew Gann se penche, dans ce même roman, sur ce qu'il appelle la « géographie émotionnelle », laquelle « met les relations spatiales entre les personnages en rapport avec leurs paroles et leurs pensées, soit pour les confirmer soit pour les informer, selon qu'il y a harmonie entre elles ou décalage ironique » (p. 162).

Enfin, les deux derniers textes de l'ouvrage sont consacrés à des questions d'ordre stylistique, au sens plus traditionnel du terme. Par un examen minutieux des différentes occurrences des lexèmes « prairie » et « plaine » dans

l'œuvre de Gabrielle Roy, Pierre-Yves Mocquais tente de mieux comprendre les intuitions de la critique thématique quant à la signification de ces « immenses étendues de l'Ouest canadien » (p. 175) que l'écrivaine évoque dans nombre de ses récits. Son analyse révèle la « singulière cohérence sémantique » (p. 188) du discours régien : « Cette évocation [des Plaines] est donc bien la conséquence d'une vision esthétique et littéraire de la nature [...] qui tient moins à la réalité de cette prairie tant observée qu'aux diverses médiations littéraires grâce auxquelles Gabrielle Roy, tout au cours de sa vie, l'aura appréhendée » (p. 189). Passant du plan de la sémantique à celui de la syntaxe, Claude Romney analyse l'utilisation, par Gabrielle Roy, de l'inversion (facultative) du sujet, « technique impressionniste pour transmettre, le plus souvent, une sensation, mais aussi un sentiment » et qui projette le lecteur « au centre de la diégèse comme s'il assistait véritablement aux événements » (p. 193).

Malgré quelques inégalités, inévitables dans un ouvrage collectif, ce livre ouvre bien une brèche dans l'indifférence de la critique traditionnelle à l'égard de l'écriture régienne. Ce faisant, il ouvre de nouvelles pistes à suivre, tout en rendant hommage à ce que Romney et Dansereau appellent, dans leur excellente introduction, « cet art indéniable de l'écriture de Roy » (p. 4). Cet esprit d'ouverture et d'accueil se retrouve d'ailleurs dans presque tous les articles, dans ce sens que l'analyse du style ou du discours régien s'y inscrit le plus souvent dans un dialogue à la fois avec les textes de Gabrielle Roy et avec d'autres démarches critiques, qu'elles soient d'ordre thématique, sémiotique ou féministe. C'est précisément en travaillant dans l'espace de cette communication entre approches, que ces articles parviennent, me semble-t-il, à illuminer le caractère polyphonique, dialogique, de l'œuvre elle-même, à faire ressortir de nouvelles dimensions de sa richesse, à affirmer ce que d'autres appelleraient sans doute, sa modernité. Voilà donc, en fin de compte, une façon, au moins, de lire le titre du livre, de comprendre le sens de ces « portes de communications », doublement plurielles.